Souvenir du Banquet

offert par ses amis

au Docteur de PRADEL

le 23 Novembre 1912

DISCOURS

Le 23 novembre 1912 eut lieu, au café Cardinal, sous la présidence du Professeur Hartmann, un banquet en l'honneur du Dr de Pradel, à l'occasion de sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

Ce banquet fut organisé par MM. Berruyer, secrétaire général du Syndicat médical de Paris, Billon, secrétaire général de la Société médicale des Bureaux de Bienfaisance, Butte, secrétaire général de la Société des médecins inspecteurs des Ecoles, Tollemer, secrétaire général de l'Union fédérative des médecins de réserve et de territoriale.

Discours du Dr Billon

Secrétaire général de la Société médicale des Bureaux de Bienfaisance de Paris.

Mon cher de Pradel,

L'an dernier, à la même date, dans une soirée inoubliable pour moi, je vous disais, en vous remerciant des félicitations que vous vouliez bien m'adresser : *de Pradel sait tous mes vœux pour lui — je l'ai précédé — que le sort lui soit bientôt favorable.*

Je m'applaudis d'avoir été bon prophète pour une fois et je viens vous répéter aujourd'hui, au nom de la Société médicale des bureaux de bienfaisance de Paris, que j'ai l'extrême honneur de représenter ce soir, combien nous avons été, tous,

heureux de la distinction qui vous était accordée, qui était accordée à celui qui est bien des nôtres, car c'est parmi nous qu'il *prit son commencement*, comme il est écrit d'Henri IV au fronton de l'Hôtel-de-Ville de Senlis.

Cet honneur récompense, en effet, à la fois, comme je l'ai dit ailleurs, le bon patriote, le Français au cœur loyal et généreux, l'ami sûr à la main cordiale et franche, et le médecin des pauvres, consciencieux, dévoué à ses malades qu'il soigne avec tant de dévouement et de commisération depuis le début de l'année 1890.

Plusieurs années, il m'a été donné d'accepter l'invitation gracieuse de mes collègues du XVe arrondissement au banquet qui réunit tous les collaborateurs de l'Assistance publique dans cet arrondissement privilégié, où jamais de plaintes n'ont été formulées contre les médecins, et j'applaudissais des deux mains aux éloges qui leur étaient adressés.

Là j'ai pu me rendre compte de quelle chaude atmosphère d'estime vous étiez entouré et enveloppé, mon cher ami, dans notre milieu de combat contre la misère et la maladie !

Nous connaissions donc toutes vos vertus et vos qualités quand nous vous avons élevé à la présidence de notre Société, en 1896, et vous avez eu, alors, l'heureuse fortune de pouvoir fêter l'entrée au Conseil de surveillance du représentant des médecins de l'assistance à domicile que nous réclamions depuis tant d'années.

Votre précieuse collaboration ne nous a pas absolument abandonnés depuis, mais votre esprit de dévouement vous a conduit vers d'autres destinées ; nous sommes assurés, cependant, et vous nous l'avez prouvé, que vous n'avez pas oublié notre chère Société médicale des bureaux de bienfaisance, qui poursuit toujours le but que vous lisez dans ses statuts, c'est-à-dire l'amélioration du sort des malheureux. Ce but, vous avez toujours cherché à l'atteindre vous-même, dans votre vie consacrée au soulagement de la misère physique et morale des indigents confiés à vos soins.

Aussi je lève mon verre en l'honneur de notre collègue et ami de Pradel, chevalier de la Légion d'honneur, le médecin

des pauvres de la ville de Paris, sur la poitrine duquel la croix des braves et des héros est si bien placée !

❦
❦ ❦

Discours du Dr H. Gourichon

Président de la Société des Médecins Inspecteurs des Ecoles de Paris et de la Seine

---

Mon cher Collègue et Ami,
Messieurs, Mes chers Confrères,

La Société des Médecins Inspecteurs des Ecoles de Paris et de la Seine a applaudi, avec joie, à votre nomination de chevalier de la Légion d'honneur. La plupart de vos collègues sont, vous le savez, des amis de vieille date qui ont su apprécier vos relations courtoises, sincèrement cordiales, frappées au meilleur coin d'une affectueuse sympathie. Et je suis persuadé que les nouveaux collègues dont vous avez été le juge au dernier concours partagent, à votre égard, les mêmes sentiments que leurs aînés.

Cette activité, ce dévoûment, ce désir constant de bien faire que, tous, nous estimons et que vous prodiguez aux Sociétés dont vous faites partie, vous en avez fait bénéficier heureusement notre Société qui, après une période de recueillement, s'est reconstituée grâce à vous et à quelques amis qui sont autour de vous ce soir. Elle a acquis, sous votre présidence, un développement et une impulsion que beaucoup de groupements professionnels pourraient lui envier, et elle a eu la bonne fortune, sous votre présidence également, de voir voter, par le Conseil municipal, la réforme de l'inspection médicale scolaire telle qu'elle fonctionne actuellement.

Ce n'est ni le lieu ni le moment de dire la part que vous avez prise dans les différents Congrès internationaux et nationaux d'hygiène scolaire de ces dernières années ; mais je veux simplement rappeler, qu'en toutes circonstances, vous avez été, par la parole et par la plume, l'avocat consciencieux du médecin scolaire, de son rôle important dans la pratique et dans l'enseignement de l'hygiène à l'école. Et, récemment, dans une conférence au Cercle militaire, vous souhaitiez d'étendre la portée sociale et l'utilitarisme de la fiche sanitaire individuelle en faisant, du médecin scolaire, le collaborateur du médecin militaire pour le perfectionnement de la race et l'avenir de la nation.

Aussi, la Société des Médecins Inspecteurs des Ecoles a tenu à apporter à son ancien Président cette nouvelle marque d'estime, en participant à cette fête, et je suis heureux, personnellement, de vous renouveler, en son nom, ses bien vives et bien amicales félicitations.

Messieurs, je lève mon verre en l'honneur de M. le docteur de Pradel, chevalier de la Légion d'honneur.

Discours du Dr Louis Tollemer

Secrétaire général de l'Union Fédérative des Médecins de la Réserve et de l'Armée Territoriale.

Monsieur le Président,
Messieurs,

Je prends la parole au nom de l'Union Fédérative des Médecins de la Réserve et de l'Armée Territoriale et je remercie les autres Associations qui ont, avec nous, organisé cette fête ; je les remercie de m'avoir donné l'occasion de

dire, dans un autre milieu que celui où j'ai l'habitude de rencontrer M. de Pradel, tout le bien que pensent de leur camarade les membres de notre Société. Je crains seulement de ne pouvoir, faute de temps, le dire tout entier, ce bien que nous pensons, car je ne veux pas abuser de vos instants. D'autres ont dit, ou vous diront, le rôle joué par le Président du Syndicat Médical de Paris, par le Médecin-Inspecteur des Ecoles, par le Médecin du Bureau de bienfaisance. Je vais, avec votre permission, considérer un rôle de notre ami de Pradel qui ne le cède en rien aux autres, celui du Médecin des Réserves, du Membre du Conseil et du Bureau de l'Union Fédérative.

Mon cher de Pradel,

Lorsque vous êtes entré au Conseil de l'Union Fédérative, il y a cinq ans déjà, je n'avais pas, ou très peu, le plaisir de vous connaître. Je fus vite attiré vers ce camarade au franc regard, qui observait beaucoup et parlait peu, mais qui, lorsqu'il parlait, ne disait que des choses justes et conciliantes. Depuis, nous avons eu largement le temps de nous connaître ; les occasions de le faire ne nous ont pas manqué : nous avons travaillé ensemble, reçu, ensemble toujours, les orages que notre Société a dû traverser ; nous avons pris, chacun pour son grade, notre part d'attaques trop souvent injustifiées : ce sont là choses qui rapprochent l'esprit et le cœur, font naître et cimentent une amitié.

Un des premiers, vous avez compris que le rôle éventuel des médecins des Réserves était considérable, qu'ils y étaient fort mal préparés — en général tout au moins — car vous étiez, vous, une brillante exception. Vous saviez que les médecins du cadre actif seraient — un jour, toujours sur le point de se lever et qui sera peut-être demain — submergés sous les flots de leurs camarades du cadre complémentaire, camarades pleins de bonne volonté, certes, mais pour la plupart, ignorants des difficultés qu'ils vont rencontrer et des moyens de les résoudre. Vous aviez, aussi, mesuré le fossé

qui existait entre les médecins militaires de carrière et ceux du cadre auxiliaire.

Or, instruire les médecins des Réserves, leur donner une cohésion, les faire connaître aux médecins de l'active et leur faire connaître ceux-ci, tels étaient les buts que nous avions inscrits dans les statuts de l'Union.

Ces buts, vous nous avez aidés, puissamment, à marcher dans la voie de leur réalisation : malgré vos nombreuses occupations, vous avez toujours été assidu à nos réunions, quelles qu'elles fussent. Vous avez été de ce noyau qui représentait l'Union Fédérative aux exercices spéciaux du Service de Santé, aux cours divers qui nous furent faits, à toutes les solennités où il fallait prouver que la solidarité entre tous les médecins militaires n'était pas un vain mot. Bien plus, lorsque je vous ai demandé d'entrer dans notre Bureau, d'y prendre un poste modeste, mais nécessitant un travail sérieux, vous avez accepté parce que j'ai fait appel à votre dévouement.

Votre rôle ne s'est pas borné à prendre votre part dans l'administration de notre Société. Convaincu de l'excellence des exercices physiques, de la nécessité, pour les médecins des Réserves, de s'entretenir en bon état physique et moral, de réaliser le *mens sana in corpore sano*, vous prêchez d'exemple, et vous avez communiqué le feu sacré à nombre de nos camarades de tout âge.

Vous vous révéliez, aussi, pour nous, un conférencier remarquable et disert : vous prouviez que vous étiez le *vir probus, dicendi peritus* que je voudrais bien être en ce moment ! Vos conférences ne se bornaient pas à cela : elles nous prouvaient que l'on peut n'être que médecin de cadre complémentaire et avoir, cependant, une expérience réelle des choses de la médecine militaire, voire même des blessures par armes de guerre ; vous nous montriez que les nombreuses périodes accomplies par vous avaient été fructueuses pour votre instruction militaire.

Aussi, mon cher ami, lorsque le Gouvernement de la République vous a décoré au titre militaire, avons-nous, tous, applaudi à cette distinction si méritée. Nous n'ignorions pas,

certes, qu'à être décoré vous aviez d'autres droits qui ne le cédaient pas en importance à vos services militaires. On pouvait, on aurait dû décorer en vous, le Médecin de l'Assistance publique, le Médecin Inspecteur des Ecoles, le Président du Syndicat, le Praticien, — autant de titres dont un seul aurait pu suffire ! Mais, puisqu'il en était autrement, il nous a plu, il nous a semblé bon et juste que vous soyez décoré au titre militaire ; cela nous permettait, égoïstement, de prendre une plus grande part à votre bonheur.

Nous vous avons déjà présenté ailleurs nos félicitations. Je vous les exprime à nouveau dans cette circonstance solennelle au nom des quinze cents membres de l'U. F. M. R. T., et ce n'est pas une vaine métaphore ; tous ceux qui m'en ont parlé, tous ceux qui m'ont écrit à propos de la fète de ce soir se joignent très nombreux à moi, leur représentant.

Messieurs, c'est en leur nom, au nom de notre Société, que je porte la santé de notre ami de Pradel, chevalier de la Légion d'honneur — et, si vous me le permettez, s'il me le permet lui-même, étendant, par la pensée, les limites de cette enceinte, j'enverrai notre respectueux salut et nos félicitations à Madame de Pradel, aux enfants de notre ami, qui sont et seront fiers de porter le nom que leur lèguera leur père.

Mon cher de Pradel, à votre longue santé !

Discours du Dr Berruyer

Secrétaire Général du Syndicat Médical de Paris

Mon cher de Pradel,

Le très grand nombre de médecins qui ont répondu à notre appel, la franche gaieté des convives, le succès de cette fête vraiment confraternelle, sont la preuve la plus éclatante de la sympathie générale que vous avez su attirer.

Je dis générale, parce que tous ceux qui vous connaissent ont accueilli, avec la plus vive satisfaction, la nouvelle de votre nomination au grade de Chevalier de la Légion d'honneur.

De cette décoration méritée, personne ne se réjouit plus que votre successeur direct au Secrétariat général du Syndicat de Paris, parce que personne, plus que lui, n'a pu se rendre compte du dévouement inlassable avec lequel vous avez accompli la tâche assumée par vous dans des conditions particulièrement difficiles et délicates.

D'autres que moi parleront de l'ami cordial, du médecin dévoué, du confrère modèle que vous êtes. J'ai le devoir de rappeller avec quelle abnégation, avec quelle constance vous avez, malgré le dur labeur journalier d'une nombreuse clientèle, travaillé au bien de notre Corporation.

Syndicaliste convaincu, vous fûtes, dès la première heure, aux côtés du Dr Le Baron, dont nous vénérons le souvenir, et l'estime de vos Collègues vous porta rapidement au Secrétariat général du Syndicat de la Seine.

Plus tard, lorsque le programme, que vous aviez défendu avec l'énergie que vous mettez en toutes choses, se modifiait *malgré vous*, au point de ne plus répondre *exactement* à votre idéal, vous vous retiriez d'un groupement où vous ne laissiez que des sympathies et des regrets.

Vous auriez pu alors, vous désintéressant de luttes toujours pénibles, quelquefois stériles, suivre d'un œil désabusé les événements professionnels. Vous ne l'avez pas voulu. Pour l'homme de devoir que vous êtes, le dévouement à la cause commune est un besoin.

Avec la même foi dans un avenir meilleur pour les praticiens, vous vous jetez à nouveau dans la mêlée. La lutte pour l'émancipation du médecin de servitudes trop nombreuses, ne peut vous laisser indifférent.

Un groupement se forme sur les traditions d'autrefois. Non seulement vous êtes des premiers à vous enrôler, mais encore vous ne reculez pas devant la tâche pénible de Secrétaire général qui vous est proposée. Mieux que tout autre, vous

connaissiez les soucis, les travaux inhérents à cette fonction. Vous les acceptez cependant avec plaisir et, pendant trois années, votre zèle ne s'est pas ralenti un seul instant.

Avec une ponctualité et une assiduité constantes, vous assistez à toutes les séances du Conseil, vous distrayez de journées, pourtant très remplies, le temps nécessaire à de nombreuses démarches.

Intransigeant sur ce que vous considérez être votre devoir, fuyant les discussions de personnes et ne luttant que pour les principes, vous donnez à tous l'exemple d'un syndiqué modéré dans ses revendications, inflexible devant les mesures utiles à la corporation, sachant aliéner de sa liberté et de son indépendance ce qu'il est nécessaire pour le bien de tous.

Sous votre impulsion énergique, grâce à votre activité, le Syndicat Médical de Paris a progressé rapidement.

Les regrets de vous voir quitter les fonctions de Secrétaire général furent adoucis par le plaisir que vous nous avez fait en acceptant la Présidence. Tous vos collaborateurs directs, tous nos Collègues apprécient votre impartialité, votre bonté et votre esprit de justice.

Cette croix que, pour comble de satisfaction personnelle, vous avez reçue au titre militaire, nous ne la considérons pas comme le couronnement d'une carrière déjà longue et sans intrigues.

Elle est la récompense du passé. Elle est aussi l'encouragement pour l'avenir. Jamais vous ne connaîtrez la lassitude, lorsqu'il s'agira de lutter pour la défense des intérêts et de la dignité professionnels.

L'honneur qui vous est fait rejaillit sur le groupement que vous présidez et cette soirée est une fête glorieuse pour le Syndicat de Paris.

Avant de terminer, je me fais l'interprète des organisateurs de ce banquet en remerciant très vivement tous les Confrères réunis ici ce soir.

Je remercie, tout particulièrement, les Maîtres éminents qui ont bien voulu, par leur présence, lui donner un éclat dont nous avons le droit d'être fiers. En venant s'asseoir à cette table

de praticiens, ils ont tenu, mon cher de Pradel, à vous témoigner leur estime. — Pour nous, leur présence est une preuve de plus que, dans les groupements vraiment professionnels, il n'est pas de catégories de médecins.

Les bons maîtres ont toujours sympathisé avec les vrais praticiens.

Je vous convie, mes chers Collègues, à boire en l'honneur de notre ami de Pradel et à la prospérité du Syndicat Médical de Paris.

Discours du Dr Birabeau

Vice-Président du Syndicat Médical de Paris

Mon cher Ami,

Vous comptez parmi les rares privilégiés du corps médical qui reçurent la croix sur le champ de parade, devant l'armée, à Longchamp. Plus que tout autre, vous qui maniez l'épée avec tant de brio, vous pouvez être fier de cette de cette flatteuse distinction. Décoré au titre militaire, vous êtes devenu l'un de ces chevaliers qui doivent laisser leur épée se rouiller dans le fourreau.

D'autres fêteront le « cher camarade ». Laissez-moi vous dire que vous avez mérité d'être proposé par plusieurs ministres à la fois. Certes, il est flatteur pour l'homme d'action que vous êtes, de recevoir la croix des mains du ministre de la guerre, mais votre dossier aurait pu triompher à l'Intérieur aussi bien qu'au Travail.

Vous êtes, en effet, un grand travailleur. Quand vous avez suffi à une clientèle de quartier très étendue, vous vous occupez à l'Assistance publique, à l'hygiène des écoles, et cette besogne ne vous suffit pas. Après les intérêts de vos malades

et ceux de votre charmante et nombreuse famille, vous soignez encore les intérêts de vos confrères. Cette tâche, que vous avez entreprise depuis longtemps, constitue, selon moi, des titres rares et précieux qui auraient, à eux seuls, pu déterminer la décision d'un ministre.

Si vous êtes entré dans la Légion d'honneur, ce n'est pas le dévoué syndicaliste, l'ancien secrétaire général des deux grands syndicats parisiens, le Président actuel du Syndicat Médical de Paris, qui a été décoré. Pour ma part, je suis presque tenté de le regretter et reste bien convaincu de ne pas être démenti si j'affirme que chacun de nous eut été honoré de l'honneur fait à notre président.

Je sais bien que les esprits à courte vue, qui n'ont d'autres mobiles que leurs intérêts immédiats et particuliers, répètent volontiers : « Vos syndicats ne sont que des parlottes et ne servent qu'à gagner du ruban ». Votre cas n'est pas fait pour leur donner raison. Moi qui vous ai précédé au Syndicat de la Seine, il y a vingt ans, qui suis témoin du labeur considérable accompli par vous au Syndicat de Paris pour défendre la profession aussi bien que l'intérêt général du public, j'ai le droit de dire que cela constitue des titres pouvant être mis en balance avec ceux du commerçant enrichi qui envoie ses produits à quelque exposition.

Vous avez encore, mon cher Président, acquis, chez nous, de nouveaux titres. Vous vous êtes fait un ami de chaque membre du Conseil et vous avez fait aimer le Syndicat Médical de Paris. Aujourd'hui que nous sommes réunis pour vous acclamer, laissez-moi vous offrir, comme une nouvelle récompense, l'unanimité de notre estime et de notre affection. Si notre groupement est solide et durable, si les idées qu'il défend sont appréciées au dehors, si des médecins autrefois nettement hostiles à toute formation syndicale se sont fait inscrire chez nous, c'est que le Syndicat Médical de Paris a eu l'heureuse fortune de trouver, à sa naissance, pour le diriger, deux hommes d'un caractère élevé et d'un esprit charmant, inspirés tous deux par le dévouement aux œuvres professionnelles.

Vous avez succédé au président Descoust, qui a si bien mérité d'être élu président d'honneur. En quittant la charge du secrétariat général, vous avez eu la satisfaction d'être remplacé par un travailleur aussi sympathique que notre ami Berruyer. Vous pouvez contempler, non sans quelque orgueil, l'œuvre accomplie par vous.

Prêchant d'exemple, sacrifiant votre temps et vos deniers pour le triomphe de la concorde et de la solidarité, pour augmenter le prestige toujours menacé mais toujours indestructible du corps médical, vous avez réussi, sans faire des ingrats, à grouper toutes les sympathies.

C'est pour cela, mon cher ami, que je suis heureux de vous dire : la croix que le médecin-major a reçue, le Président l'avait justement méritée ; mais, à quelque titre que ce soit, elle est bien placée sur la poitrine du Dr de Pradel, et je lève mon verre en l'honneur du nouveau chevalier.

Discours de Me de Fallois

Avocat-conseil du Syndicat Médical de Paris

Monsieur le Président,
Mon cher de Pradel,
Vieil et excellent Ami,

Je ne comptais pas prendre la parole après les discours que vous venez d'entendre, et qui ont si heureusement exprimé notre joie commune.

Mais je ne puis me dérober plus longtemps aux suggestions irrésistibles de mon voisin et ami Chapon.

Ce diable d'homme finit toujours par imposer sa volonté ;

et je dois lui céder, comme une simple société de secours mutuels !...

Et puis, le cœur m'emporte ! Et je suis charmé d'avoir à vous dire, moi aussi, combien j'ai été heureux de voir couronner, en votre personne, toute une vie de travail, d'honneur, d'intelligence et de probité professionnelle, en même temps que de dévoûment au pays.

C'est le culte commun de ce noble sport qu'est l'épée qui a fait naître en nous — vous vous en souvenez ? — une sympathie que le temps devait transformer en amitié, puis en une profonde affection.

Le temps ! Il semble, quand je vous revois aujourd'hui tel que je vous ai connu autrefois, que vous ayez eu le secret et le rare privilège de l'immobiliser dans son vol rapide ! A peine s'il vous a effleuré, s'il vous a frôlé (en dépit de vos dénégations et du geste que vous faites en me montrant les fils d'argent de vos cheveux), puisque ses atteintes se sont bornées à les poudrer légèrement comme par une sorte de coquetterie suprême et de raffinement d'élégance !...

Tous vos amis attendaient, depuis longtemps, la distinction dont vous venez enfin d'être l'objet. Sur votre poitrine, était marquée la place de cette croix dont le blason et la fière et noble devise " Honneur et Patrie " semblent être vos armes naturelles.

Je bois à votre santé, mon cher de Pradel ; au S. M. P., dont le prestige est rehaussé par l'éclat de l'honneur fait à son chef ; au S. M. P., où je suis entré sous vos auspices, et où j'ai la joie de compter aujourd'hui tant d'amitiés solides et précieuses !

Discours du Dr Bellencontre

Ancien Président du Syndicat des Médecins de la Seine

Mon cher Ami,

Sans doute ma situation serait-elle un peu délicate, si je ne me trouvais au milieu de confrères éminemment distingués et courtois et s'il ne s'agissait, surtout, de fêter ce soir un des membres les plus aimés du corps médical parisien.

Comme syndiqué, vous êtes né au Syndicat de la Seine ; dans ce centre de labeur, de fermentation intellectuelle, vos dons naturels se sont développés et quand notre secrétaire général s'en est allé porter à l'association naissante et rivale le concours de ses belles qualités, il emportait notre estime et notre sympathie.

Vos collaborateurs d'alors se souviennent, comme moi, du camarade à l'esprit fin, à l'intelligence ouverte ; ils se rappellent votre énergie réelle, soigneusement dissimulée sous l'aménité du langage et l'élégance des manières. Aussi avons-nous été tous heureux de la haute distinction qui vous échoit ; son obtention au titre militaire vous la rendra encore plus précieuse, à vous qui portez très haut votre âme chevaleresque.

Dans un mâle langage, notre ami Berruyer évoquait, tout à l'heure, des temps déjà lointains, si lointains même que je les croyais oubliés.

En effet, nous nous séparâmes jadis ; la rupture fut un peu brusque, un peu brutale peut-être ; mais pouvait-il en être autrement dans ces milieux corporatifs encore en formation où les sentiments sont sincères, où leur expression est violente et qui manquaient encore, à ce moment, de cette force cohésive qui s'appelle la tradition.

Nos Sociétés s'en allèrent donc chacune de leur côté ; elles s'observèrent tout d'abord, les circonstances les rapprochè-

rent quelque peu, il y eut entre elles quelques tours de valse, puis une collaboration s'établit, grâce un peu à notre dévoué et précieux confrère Chapon, grâce surtout à la communauté de nos intérêts, à la communauté de nos programmes qui ne peuvent différer dans leurs grandes lignes.

Eh oui ! cher ami, nous n'avons qu'un programme comme nous n'avons qu'un idéal.

C'est au nom de cet idéal — je n'ai point à le définir, il nous réunit tous ici — c'est au nom, je ne dis pas de vos anciens amis, mais de vos vieux amis du Syndicat des Médecins de la Seine que je vous porte, mon cher de Pradel, mon cher chevalier, un toast particulièrement cordial, affectueux et confraternel.

Discours du Dr Helme

A mon cher ami, le Dr de Pradel, pour sa nomination dans la Légion d'honneur.

Cher ami, vous permettrez bien
Que je vous dise quelque chose
A mon tour... Ça ne vous fait rien
Si je ne parle pas en prose,
N'est-ce pas?... La langue des dieux, —
Puisque c'est ainsi qu'on la nomme, —
Pour qui m'écoute vaudra mieux :
Je n'en serai que plus bref... Comme
Ce n'est pas facile du tout
D'aligner des rimes, bien vite
Dans ce genre l'on est à bout,
Et forcément on se limite...

Ce sera donc mon cas ; partant,
J'userai moins la patience,
Et vous ne souffrirez pas tant
De ma pauvreté d'éloquence...

Oh ! sans ça, parbleu ! je le sais,
Je parlerais une semaine,
Que ce ne serait pas assez ;
Car le sujet en vaut la peine
Quand ce sujet est de Pradel,
Cet homme de beau caractère,
Cet ami sûr et fraternel,
Ce délicat et bon confrère !

Bon confrère ! Combien il l'est,
Point égoïste, ni morose,
Point envieux, mais toujours prêt
A se vouer à notre cause.
Si d'aucuns se mangent entre eux, —
— On le dit, j'en doute... qu'importe ? —
Il n'est point, — lui si généreux, —
Pour les repas de cette sorte.
Non, il se distingue, avant tout,
Par la bienveillance, au contraire ;
C'est avec de Pradel surtout
Que confrère se change en frère !

Frère par l'esprit et le cœur,
C'est ainsi qu'il l'est pour moi-même,
Parenté pleine de douceur
Que, souvent, plus que l'autre on aime...
A-t-on besoin que, par le sang,
Un visage à l'autre ressemble ?
On se sent bien plus frères quand
Les deux âmes vibrent ensemble !

Or, comme en un temple sacré,
Dans cette âme noble et si belle,

Depuis longtemps j'ai pénétré :
Que de trésors j'ai vus en elle !...
Chez cet être fort, j'ai surpris
Tant de tendresse insoupçonnée,
Que j'en attache plus de prix
A l'amitié qu'il m'a donnée.

Ensemble, nous avons pleuré
Dans les épreuves douloureuses ;
Avec lui je suis demeuré
Pour sourire aux heures heureuses :
Ainsi, de loin comme de près,
Qu'on soit absent ou qu'on se voie,
Nos cœurs ne s'oublieront jamais
Dans la tristesse ou dans la joie !
Après tout cela, s'il vous plaît,
C'est l'homme qu'il faudrait dépeindre
Pour que le tableau fût complet...
Allez ! nous n'avons pas à craindre
Que sous ce dernier aspect là
Il vaille moins que sous les autres :
Ah ! la belle allure qu'il a !
Comme on est fier qu'il soit des nôtres !...

Regardez-le : Toujours actif,
Il court à des tâches diverses,
Eclaire de son esprit vif
Les plus maussades controverses ;
Sans redouter aucun effort,
Avec conscience il se donne
A l'étude aussi bien qu'au sport.
Et, courageux comme personne,
S'il peut, en médecin parfait,
Rendre l'espérance envolée,
Il sait aussi tirer l'épée
En vrai gentilhomme qu'il est !...
Puis, ayant offert chez autrui,
Avec le mot qui réconforte,

Son dévouement ou son appui,
C'est près des siens qu'il se reporte...
Au calme de son cher foyer,
Que toujours savent égayer
L'Amour, la Jeunesse et la Grâce,
En travaillant il se délasse...
Et malgré les labeurs constants
Où son ardeur se fortifie,
Il sut encor trouver le temps
De travailler pour la Patrie !...
Voilà de Pradel... mais, pardon !
Je vous promettais que ma Muse
Me permettrait d'être moins long,
Et je m'aperçois que j'abuse.
Ça prouve que sur de Pradel
Notre bouche n'est jamais close :
Il est un sujet éternel
De louanges, en vers comme en prose !...
Pour terminer, à lui je bois...
Car ne pensez pas que j'oublie
De saluer la juste croix
Qui ce soir ici nous rallie.
Hommage à qui sut allier
A la loyauté du confrère
Au charme de l'ami sincère,
La noblesse du Chevalier !
Et si la grande Légion
Honore ceux qu'elle décore,
Dans une telle occasion,
C'est elle même qui s'honore !

Discours du Dr Faisans

Directeur des Services de santé et d'hygiène des Chemins de fer de l'Etat

---

Mon cher Collègue,

Je vous demande la permission d'associer à cette belle manifestation de sympathie et de bonne amitié le Corps médical des chemins de fer de l'Etat.

Les qualités aimables et les vertus qu'on vient de louer en vous, et qui sont celles qui caractérisent le mieux ce qu'on appelle « un brave homme » dans toute la force et dans la meilleure acception de ce terme, ces qualités et ces vertus ne pouvaient échapper à aucun de ceux qui se trouvaient en rapport avec vous. Dans notre milieu, comme dans tous ceux où vous exercez votre activité, on s'est bien vite aperçu que vous êtes le plus courtois des collègues, le plus serviable des camarades et, permettez-moi d'ajouter, le plus consciencieux des collaborateurs. Aussi, là comme ailleurs, vous ne comptez que des amis et la distinction dont vous venez d'être l'objet n'a pu laisser personne indifférent.

Personnellement, mon cher collègue, c'est avec un vrai plaisir que je lève mon verre en votre honneur ; et je suis sûr d'être le fidèle interprète de tous nos camarades du réseau en vous apportant ici leurs sincères félicitations et leur salut affectueux.

Discours du Dr A. Mathieu

Président de la Ligue Française pour l'Hygiène scolaire

Mon cher de Pradel,

C'est à titre de Président du IIIe Congrès international d'hygiène scolaire que j'ai demandé à prendre la parole ce soir. Je ne dois pas, nous ne devons pas oublier, en effet, que vous avez été le trésorier de ce Congrès et que vous êtes un de ceux au dévouement desquels il a dû son succès. Le président de la Ligue pour l'hygiène scolaire est, lui aussi, qualifié, pour rappeler les services que vous avez rendus à l'hygiène des écoles et de la jeunesse.

On l'a dit déjà ce soir : on avait le choix parmi les ministères qui pouvaient vous décorer. Laissez-moi vous dire que mes préférences personnelles seraient allées au Ministère de l'Instruction publique. En décorant quelques-uns de ceux qui, depuis dix ans, ont consacré leurs efforts à l'amélioration de l'hygiène physique des jeunes français, à l'école et par l'école, il eût nettement montré quel intérêt réel l'Université prenait à cette question vitale. Il eut fait voir clairement qu'elle appréciait justement les efforts de l'initiative privée.

Un seul médecin, que je ne vous nommerai pas, a reçu la croix pour ce qu'il avait fait en faveur de l'hygiène scolaire : elle lui est venue de Buenos-Aires en passant par le ministère du Commerce. Mieux eût valu, certainement, que quelques-uns de ses collaborateurs fussent récompensés directement par l'Instruction publique.

Mais après tout, faire de la bonne hygiène de la jeunesse c'est, comme l'a dit tout à l'heure H. Gourichon, préparer à

la France des jeunes hommes capables d'être de bons et vigoureux soldats.

Je puis donc crier sans réserve :

Vive l'armée !

Hourra pour de Pradel !

❦
❦ ❦

M. le Professeur Landouzy, doyen de la Faculté, prend à son tour, la parole.

Dans une charmante improvisation il s'associe aux éloges qui ont été accordés au Dr de Pradel.

Il félicite celui-ci d'avoir consacré une partie de son temps à l'étude des questions d'Hygiène scolaire et, particulièrement, d'avoir préconisé l'institution du Dossier sanitaire des Bâtiments scolaires.

❦
❦ ❦

Discours du Professeur Hartmann

Au nom des maîtres et amis du Dr de Pradel

Mon cher de Pradel,

Nous venons d'entendre une série de toasts qui, tous, ont montré l'importance de votre rôle dans les divers groupements auxquels vous avez appartenu ; il est établi maintenant que si le Ministère de la guerre ne vous avait pas fait chevalier, tous les autres Ministères auraient dû le faire. Il semble donc que je n'ai rien à ajouter.

Et, cependant, je dois parler comme Président. Je le ferai

brièvement, en vous remerciant de m'avoir appelé à présider ce banquet. D'autres auraient jeté un lustre plus grand sur cette réunion. Le fait que vous m'avez choisi, montre que vous avez tenu à lui conserver un caractère familial.

Notre amitié date de loin, de 1884, époque où vous étiez externe dans le service de notre regretté maître, Lannelongue. Trois fois par semaine, le patron arrivait à 8 heures 1/4 ; vous étiez à l'hôpital avant lui. Je sais bien que les trois autres jours de la semaine, il ne venait qu'à 10 heures 1/2, 11 heures ; mais nous n'y gagnions rien, il avait déjeuné et nous gardait jusqu'à la nuit, à gratter des os, à monter des pièces de musée et à en prendre les descriptions. Vous ne manquiez jamais de rester jusqu'à la fin de ces longues séances. Dès cette époque, vous vous faisiez remarquer par votre activité, par votre zèle.

Cette conscience que, jeune étudiant, vous apportiez à toutes les tâches qui vous incombaient, vous l'avez mise, plus tard, à remplir vos devoirs professionnels. Votre vie entière de labeur, d'honnêteté, de probité peut être donnée à tous en exemple. Vous êtes, comme on l'a dit tout à l'heure, le type du brave homme. Aussi, sommes-nous tous heureux de la distinction dont vous venez d'être honoré ; moi peut-être plus que d'autres, parce que je vous connais depuis plus longtemps et, que vous connaître depuis longtemps, c'est vous aimer et vous estimer plus.

En terminant, permettez-moi, Messieurs, de vous féliciter d'avoir mis, à la tête de votre Syndicat, un homme aussi universellement aimé que notre ami de Pradel, en l'honneur duquel je suis heureux de lever mon verre ; je bois au vieux camarade, au bon ami, à de Pradel, le président respecté du Syndicat Médical de Paris.

Discours du Docteur de Pradel

Mes chers Maitres,
Mes chers Confrères,
Mes chers Amis,

M. le ministre de la Guerre, en me nommant, au 14 juillet dernier, chevalier de la Légion d'honneur, a récompensé le modeste médecin des réserves qui, pendant trente-deux annuités, comme on dit en style militaire, a, simplement, rempli son devoir de bon français et de médecin éventuel de notre armée de seconde ligne.

Le vieux cocardier que je suis mentirait s'il n'avouait qu'il a été doublement fier de la distinction qui lui a été ainsi accordée.

Vous, mes chers confrères, vous, mes chers amis, vous venez, par votre présence autour de moi ce soir, et surtout par l'affectueuse sympathie que vous m'avez témoignée, magnifier la récompense que j'ai obtenue et lui donner une valeur double à mes yeux.

Les quatre groupements médicaux qui ont organisé ce banquet ont pris prétexte des quelques services que j'ai rendus ou essayé de rendre à la cause professionnelle pour m'offrir une fête certainement hors de proportion avec ce que j'ai pu faire. J'en suis, à la fois, ému et confus et je me sens incapable de traduire convenablement les sentiments de reconnaissance que je sens en moi devant la manifestation touchante de tant d'amitiés et de sympathies.

Je tiens à le dire, cependant, mon mérite a été bien faible, et cela a été une chose toute naturelle pour moi, en parcourant les différentes étapes de la carrière médicale et en servant la cause des malades, d'abord, de faire mon possible pour servir la cause de mes confrères, ensuite. Ayant commencé jeune à faire de la clientèle, je me suis trouvé, de

bonne heure, en présence des difficultés de toutes sortes qui assaillent le médecin dans la pratique de son art et dans ses relations avec les confrères.

Ainsi que je l'ai dit, le mois dernier, à mes amis de la Société médicale du XVe arrondissement, qui ont tenu à me convier, les premiers, à une fête toute familiale, j'ai appris, par une expérience précoce, que les règles de la déontologie ne s'apprenaient pas, mais étaient la résultante des qualités morales et de la bonne éducation que devaient posséder tous les médecins.

Dès mes premières années de pratique, j'ai fréquenté les sociétés médicales, scientifiques et professionnelles. Appelé, en 1896, à présider la *Société médicale des Médecins des Bureaux de bienfaisance de Paris*, j'ai vu, dans ce groupement, composé uniquement de médecins des pauvres, combien l'élévation du caractère, la sensibilité du cœur, pouvaient faire accomplir, à des hommes de devoir, les choses les moins glorieuses, mais les plus utiles, avec simplicité.

Les exemples de mes anciens dans cette Société : les Gibert, les Lecoin, les Séailles, les Rotillon, n'ont pas été perdus pour moi. J'ai travaillé, à leur côté, avec joie. C'est pourquoi, mon cher Billon, il m'est si agréable de vous voir ici ce soir, vous, qui me rappelez mes premières luttes et qui avez donné le meilleur de vous-même, pendant de nombreuses années déjà, à la cause de nos malades les plus intéressants : les malades de l'Assistance publique.

Vous avez bien voulu me rappeler nos travaux communs : C'était du temps de l'excellent M. Peyron, si malin et si fin quand il voulait gagner du temps pour nous accorder une réforme.

Avec quel art il savait bégayer pour se donner quelques minutes de réflexion supplémentaires. Je fus très heureux que notre Société obtint, pendant ma présidence, la représentation des médecins des bureaux de bienfaisance au Conseil de surveillance de l'Assistance publique.

Vous vous rappelez que notre premier représentant fut notre digne confrère, le Dr Gibert, auquel succéda notre ami

Rotillon, dont je ne veux pas faire l'éloge au milieu de ceux qui, tous, connaissent son dévouement absolu aux intérêts des malades de l'A. P. et à ceux de ses collègues.

Combien de directeurs avons-nous vu succéder à M. Peyron depuis cette époque? Nous ne le chercherons pas, mais nous constaterons que nous sommes toujours, vous et moi, médecins du service à domicile, sous la bienveillante direction actuelle de M. Mesureur, qui mérite notre respect pour ce qu'il a fait dans un édifice où il est impossible que tout soit parfait.

Sonhaitous de rester, longtemps encore, médecins des pauvres, mon cher Billon. Je fais ce souhait parce qne je sais qu'il correspond à des sentiments que nous partageons et que je vous remercie de m'avoir permis d'évoquer.

*
* *

Je pourrais répéter au Président actuel de la *Société des Médecins Inspecteurs des Ecoles de Paris et de la Seine*, à mon ami Henri Gourichon, ce que je viens de dire à Billon : J'ai trouvé un attrait des plus grands à collaborer avec lui, avec son frère, mon vieil ami Louis Gourichon, avec Butte, avec Doury, Dufestel, Cayla, Stackler, Gillet, avec des maîtres comme les docteurs Mathieu, Méry, Mosny, Guinon, à l'œuvre si intéressante de l'Hygiène scolaire.

Je fus heureux de diriger, pendant deux ans, les travaux de la Société des médecins inspecteurs des écoles, tâche vraiment facile avec un secrétaire général tel que Butte.

Aujourd'hui, ce groupement est le type des sociétés médicales où les intérêts professionnels ne sont pas les seuls sujets d'étude soumis aux discussions des sociétaires. Les travaux scientifiques concernant l'hygiène des écoles y tiennent une place prépondérante et doublent l'intérêt des séances. Soyez persuadés, chers amis et chers collègues de l'inspection médicale des écoliers, que je désire rester, aussi longtemps que je le pourrai, attaché à vos travaux et à notre belle Société.

*
* *

Vous avez été, mon cher Tollemer, d'une bienveillance extrême en qualifiant comme vous l'avez fait le rôle que j'ai rempli à l'*Union fédérative des médecins de réserve et de l'armée territoriale.* Vous n'avez pas exagéré, cependant, si vous avez voulu faire sentir quelle affection je porte à la société dont vous êtes le très distingué secrétaire général.

J'aime l'*Union fédérative des médecins de réserve,* parce que j'aime tout ce qui touche à l'armée, et parce que je sais que notre grand groupement — qui compte, maintenant, près de 1.500 adhérents, tous médecins de l'active ou de la réserve — n'a qu'un seul but : celui de parfaire notre instruction de médecins militaires permanents ou éventuels, en vue des services que nous pourrons rendre si notre pays a besoin de nous.

Vous savez que l'on accomplit sans fatigue ce que l'on fait avec goût. C'est pourquoi je n'ai aucun mérite à être un fidèle de nos réunions et de nos conférences mensuelles, ainsi que de nos comités et de nos exercices pratiques. C'est pourquoi, aussi, je tiens à demeurer votre collaborateur, comptant comme un repos, comme un délassement du corps et de l'esprit les heures passées au milieu des membres de notre grande famille, aujourd'hui réellement unie : la famille des médecins militaires français.

*
* *

Que vous dirai-je à vous, mon cher Berruyer ? Vous avez mis ma modestie à une très rude épreuve et je vous en veux beaucoup. Il y a une chose, cependant, dont je vous suis reconnaissant, c'est d'avoir eu l'idée de fondre, dans une même manifestation, la fête du S. M. P., représentée par le banquet annuel qui réunit les membres de notre groupement, et la fête que votre bonne amitié à voulu m'offrir. De cela, je suis très touché, et vous savez que, chaque fois qu'il s'agira de grouper tous les membres de notre cher Syndicat dans une même idée d'union et de concorde, vous me trouverez, toujours, à vos côtés.

Sur ce point, encore, je confesse mon faible : je suis un partisan résolu de l'union de tous les médecins, qui trouveront, dans cette voie seulement, le moyen de résoudre les questions si délicates de dignité professionnelle et d'intérêts professionnels !

“ *Optima medicorum concordia* ”. La formule est du bon confrère Jamin, un des premiers présidents du S. M. S. Jamin, comme Le Baron, qui avait fondé le S. M. S. avec quelques amis dont je m'honore d'avoir été, savait bien que les questions de dignité et d'intérêt n'étaient pas incompatibles et pouvaient être traitées en groupant les mêmes bonnes volontés. Il savait bien que ces idées étaient les miennes aussi, puisqu'il me poussa à accepter les fonctions de secrétaire général du S. M. S., il y a quelque onze ans déjà !

Et si depuis, quelques divergences d'idées ou de sentiments m'ont incité à abandonner le Syndicat que j'avais contribué à fonder et où j'ai conservé — j'en ai la preuve par la présence de mon ami Bellencontre à cette table — de bonnes et loyales sympathies ; si le S. M. P. est venu se dresser non pas *contre*, mais *à côté* de son aîné, je tiens à dire que cette création d'un deuxième syndicat médical ne contredit, en rien, les idées d'union qui ont toujours été et sont restées les nôtres.

Il ne faut pas oublier que nous sommes, à Paris, 4.000 médecins et que dans une ville où il y a 4.000 membres de la même profession, il peut y avoir place pour deux groupements représentant les mêmes idées mais de nuances un peu différentes, à condition que ces deux groupements soient toujours prêts à *s'unir* et à marcher la main dans la main lorsque les grand principes moraux et les intérêts vitaux de la profession sont en jeu.

Le S. M. P. a donné une preuve de son désir de concorde en fondant la Fédération des Médecins de la Région parisienne, où sont représentés tous les groupements médicaux, syndiqués ou non, ainsi que les médecins qui ne font partie d'aucune association. C'est une des plus grandes satisfactions de ma vie médicale d'avoir contribué à la diffusion de cette idée d'Union.

Le S. M. P. m'a grandement honoré en me confiant sa direction depuis deux ans. Là, encore, ma tâche fût aisée et me fût grandement facilitée par mon prédécesseur, notre président d'honneur, le Dr Descoust, par vous, mon cher secrétaire général Berruyer, qui me secondez avec tant de zèle et de talent, et par tous les membres de nos bureaux et de nos conseils d'administration. Ils savent, ceux qui s'appellent d'Ayrenx, Acheray, Birabeau, Biard, Butte, H. Barbier, Chapon, Chassevant, Dalché, Labady, Régis, de Spéville, de Fallois, et ceux qui ont été les amis de la première heure : Granjux, Janicot, — j'en passe et non des moins dévoués — combien j'apprécie leur collaboration à l'œuvre commune. Tous peuvent revendiquer, comme moi, leur part de paternité dans la création du S. M. P. et leur part de satisfaction personnelle dans la marche ascendante de notre groupement vers l'idéal qu'il s'est tracé.

*
* *

Je ne puis répondre à vos très aimables paroles, mon cher Birabeau, qu'en vous disant ceci : tout ce que vous avez dit de moi, on pourrait le redire de vous. N'avez-vous pas, comme moi, sacrifié de nombreuses heures de votre repos à l'étude des questions professionnelles ? Ne vous ai-je pas connu dans les tout premiers jours de la fondation du premier syndicat médical créé à Paris ? N'avez-vous pas été, avant moi, secrétaire général de ce groupement ?

Partout où vous avez passé, vous avez, grâce à l'indépendance de votre caractère, à la droiture de votre jugement, laissé une trace ineffaçable.

L'opinion unanime de vos confrères est que vous êtes le modèle du médecin praticien : “ *vir probus et sapiens* ” auquel chacun voudrait ressembler.

En acceptant la vice-présidence du S. M. P., en collaboration avec notre ami le Dr d'Ayrenx, vous m'avez rendu le plus signalé des services, puisque vous m'avez permis de compter sur l'appui moral et sur l'expérience de deux consei-

liers tels que vous. Mais votre rôle est loin d'être terminé, mon cher Birabeau, et le S. M. P. aura encore besoin de vous. J'espère que, ce jour-là, il vous trouvera de nouveau, et qu'il vous trouvera prêt à conduire ses destinées s'il vous le demande.

Quand cette éventualité se produira, je serai le premier à m'en réjouir, car je serai tranquille, alors, sur l'avenir de notre cher S. M. P., que nous aimons tous deux d'une égale affection.

*
* *

Je ne puis répondre à vos trop aimables paroles, mon cher de Fallois, sur le ton que votre éloquence a choisi. Laissez-moi vous dire, seulement, que, vous aussi, vous êtes un travailleur. Vous nous l'avez bien prouvé par les nombreux travaux que vous nous avez fournis ; par les nombreuses consultations juridiques que vous nous avez données sur tous les points de droit ou de jurisprudence médicale que nous avons soumis à votre étude.

Toutes ces études forment, déjà, un ensemble de documents précieux qui pourront être consultés par notre groupement ou par d'autres associations médicales avec le plus grand fruit.

Je me félicite donc, de vous avoir amené au S. M. P., où votre talent et votre affabilité ont été appréciés, puisque vous n'y comptez que des amis.

*
* *

Mon cher Bellencontre,

Je tiens à vous dire combien m'est précieuse votre présence à cette fête. Je ne suis pas surpris de vous y voir, car j'ai éprouvé, de longue date, la cordialité de vos sentiments et la sincérité de votre amitié. Je vous remercie de m'en avoir donné une nouvelle preuve et je vous prie de croire que j'en

garderai un souvenir qui sera aussi vivant demain qu'aujourd'hui.

*
* *

Tous ceux qui vous connaissent, mon cher Helme, apprécient la finesse de votre plume, l'indépendance de vos chroniques et votre belle philosophie J'apprécie, comme chacun, ces qualités qui vous sont propres, mais je vous en connais d'autres combien plus précieuses encore pour vos amis. Parmi elles, je n'en veux sortir qu'une, la plus belle, du sachet de mes souvenirs : c'est la délicatesse de votre cœur sensible et de votre âme fraternelle, qui savent si bien comprendre les pensées cachées de ceux qui souffrent ou les joies latentes de ceux qui sont heureux.

Voilà pourquoi votre amitié m'est chère entre toutes, et pourquoi je vous remercie du nouveau témoignage que vous venez de m'en donner.

*
* *

Je prie M. le Dr Faisans, directeur des services de santé et d'hygiène des chemins de fer de l'Etat, de vouloir bien accepter les remerciements de son très dévoué subordonné, qui se déclare très touché de la présence de son chef à ce banquet et des élogieuses paroles qu'il a bien voulu prononcer. Depuis plus de vingt-trois ans, je collabore au service médical de l'Ouest-Etat, et je considère nos braves cheminots comme des malades dignes de tout intérêt.

J'associe à mes remerciements M. le Dr Froger, chef-adjoint du service médical, dont la bienveillance ne m'a jamais fait défaut.

*
* *

M le Dr Mathieu a bien voulu me rappeler, dans les termes les plus aimables, ma collaboration à l'organisation du troisième Congrès international d'hygiène scolaire et aux travaux de la Ligue pour l'hygiène scolaire, dont il est le distingué

président. Je lui en suis très reconnaissant. Mais n'est-il pas naturel qu'un médecin inspecteur des écoles s'intéresse aux questions d'hygiène scolaire ? C'est le contraire qui serait surprenant et je garde, pour ma part, le meilleur souvenir du temps que j'ai passé avec mes collègues des écoles, à l'étude de tout ce qui touche à l'hygiène des écoliers.

*
* *

Monsieur le Doyen,

En vous disant combien je me sens honoré de votre présence à ce banquet et combien que je suis touché de la bienveillante simplicité avec laquelle vous avez accepté notre invitation, je voudrais exprimer non seulement les sentiments que j'éprouve, mais encore être l'interprète des sentiments que ressent, pour votre personne, la grande majorité de mes collègues du corps des médecins praticiens de Paris.

Vous êtes, Monsieur le Doyen, la plus haute personnalité de la Faculté ; vous êtes, en même temps, le chef moral de la grande famille des médecins, grands et petits.

Vous avez, de par vos fonctions, de multiples occasions de témoigner votre sollicitude aux humbles de la profession, aux médecins praticiens, qui sont les membres les plus nombreux de la grande famille.

Je ne sache pas que vous y ayez jamais manqué.

Vous ouvrez largement les portes de la Faculté à nos assemblées et à nos réunions. Vous nous accueillez, toujours, avec la plus parfaite courtoisie. Mais vous faites *davantage*, puisque vous vous donnez vous-même et que vous apportez, par votre présence dans nos fêtes familiales, le précieux concours de votre personne et de votre haute fonction.

De cela, Monsieur le Doyen, nous sommes extrêmement touchés. Votre présence, au milieu de nous, dans nos banquets des Bureaux de bienfaisance, au dîner des Médecins des réserves, au banquet du Congrès d'hygiène scolaire — pour ne parler que des fêtes où j'ai eu l'occasion de vous rencontrer — votre présence ici même, nous prouvent que vous

avez la conception la plus large, l'idée la plus juste, de ce que doit être, pour les praticiens, la Faculté, cette « *alma mater* » qui se réjouit de montrer, dans toutes les circonstances, son affection à ses enfants, à *tous* ses enfants.

Voilà pourquoi je vous remercie, encore, non plus seulement au nom de ma modeste personnalité, mais au nom du Syndicat Médical de Paris et au nom des médecins praticiens de la capitale ; voilà pourquoi, aussi, je prie nos convives de lever leur verre à la santé de notre vénéré Doyen et à la longue durée de son ministère.

*
* *

Mon cher Hartmann,

Vous savez quelle joie vous m'avez procurée en acceptant de présider cette fête, vous qui êtes également qualifié pour pouvoir vous dire mon maître et mon ami.

Quand je vous ai connu, il y a vingt-neuf ans, vous étiez interne de Lannelongue dont j'étais un des externes.

Maître, vous l'étiez déjà, et mes vieux amis et camarades de ce temps éloigné, qui étaient alors à Trousseau : Létienne, Bouffe, Bourdel pourraient citer, comme moi, plusieurs faits qui nous avaient fait pronostiquer votre maîtrise. Notre pronostic ne fut pas erroné.

Pendant quelque temps, je suivis vos conférences d'internat, puis, obligé, par les circonstances de la vie, à terminer mes études et à faire de la clientèle, je trouvai, depuis lors, chez vous, le conseiller le plus sûr chaque fois que j'eûs besoin de mettre mon inexpérience chirurgicale à l'abri de votre talent.

Ami, vous l'avez toujours été, dans les bons comme dans les mauvais jours. Combien de fois vous m'avez apporté, pour les miens et pour moi-même, le secours de votre science et le réconfort de votre appui moral ? Je ne veux pas le rechercher ici. Mais ce que je puis dire, ce que tous ceux qui vous connaissent bien peuvent affirmer, c'est que, chez vous, les titres et les honneurs ont augmenté très vite ; pas

si vite, cependant, que n'a toujours grandi votre bonté ! Vous êtes un grand chirurgien et vous êtes aussi un grand cœur. Vous avez, du devoir professionnel, une conception qui touche à l'idéal, à cet idéal qui, dit-on, ne peut être atteint. C'est pourquoi ceux que vous honorez de votre amitié en sont fiers et tiennent, jalousement, à la conserver.

Merci donc, mon cher maître, merci mon cher ami, du nouveau témoignage d'affection que vous m'avez donné en venant présider cette fête, qui marquera, parmi les chapitres de ma vie, une date inoubliable.

* * *

Je crains, mes chers confrères, d'avoir un peu abusé de votre sympathique attention, mais je ne voudrais pas terminer sans remercier encore, les maîtres, les amis et les confrères qui m'ont fait l'honneur d'assister à ce banquet : vous, mon cher Bar, qui, depuis si longtemps, m'avez donné, aussi, tant de marques de votre ineffable bonté ; vous qui, arrivé aux plus hauts grades de la Faculté et de la notoriété, avez su garder cette aimable simplicité, cette cordialité affable qui font que tous ceux qui vous aiment ne peuvent que vous aimer beaucoup.

* * *

Je ne veux pas omettre, dans l'expression de ma gratitude, le docteur G. Bellot, médecin en chef de 1re classe de la marine, qui remplit les fonctions délicates de Directeur, actuel, du service de santé au ministère de la marine. Il représente ma famille à cette fête.

Tu sais, cher et fidèle ami, le prix que j'attache à l'affection qui, plus encore que notre parenté, nous unit depuis notre enfance.

Bien que tu soies, de peu, mon aîné, j'ai souvent puisé, dans ton exemple, l'énergie nécessaire pour mener à bien ce que j'ai entrepris.

* * *

Je prie M. le professeur agrégé Walther de vouloir bien accepter les remerciements du très médiocre élève qui suivait, à la veille d'un examen, ses cours de médecine opératoire, il y a quelque vingt-huit ans, au vieil amphithéâtre dénommé Clamart. Si le maître et l'élève — l'élève surtout — ont un peu changé d'aspect depuis cette époque, l'élève trouve que le maître — lui — n'a rien changé de sa courtoisie parfaite et de sa proverbiale affabilité, dont il a gardé le meilleur souvenir.

Que M. le docteur Bazy, qui sait quelle respectueuse affection lui portent les membres du S. M. P., dont il est un des anciens adhérents, veuille bien me permettre de lui dire le plaisir que j'éprouve à le voir parmi nous ce soir.

Merci à vous, chers maîtres et amis, Mathieu, Méry, Renon, Triboulet ; merci, chers compagnons d'études ou de pratique, chers amis Brodier, Gény, Jouin, Renault..., je voudrais vous remercier tous en particulier, mais vous êtes trop nombreux. Sachez seulement — si je ne vous nomme pas — que je garde de votre amitié un souvenir ineffaçable et comptez, demain comme aujourd'hui, sur mon inaltérable reconnaissance.



Assistaient au Banquet

MM.

Acheray.
Arnoux.
d'Ayrenx.
Professeur Bar.
Barbarin.
Bazy.
Bellencontre.
Bellot.
Bertrandon.
Berruyer.
Billon.
Birabeau.
Boursier de la Roche.
Brodier.
Brossard.
Bruchet.
Butte.
Calmeau.
Cange.
Catuffe.
Cayla.
Chapon.
Chastanet.
Chaumont.
Courdoux
Deléage.
Descoust.
Doury.
Dubrueil.
Ermenge.
Fachatte.
Faisans.
Me de Fallois.

MM.

Filliozat.
Froger.
Gellé.
Genévrier.
Gény.
H. Gourichon.
L. Gourichon.
Granjux.
Professeur Hartmann.
Helme.
Jouin.
Labady.
Professeur Landouzy.
de Lauradour.
Lautzenberg.
Laquerrière.
Lecacheur.
Doctoresse Leclerc.
Leclerc.
Malbec.
Mathieu.
Mercier.
Méry.
Millant.
Mouison.
Monnier.
Pascal.
Pascaud.
Paynel.
Pelisse.
Podevin.
Poirier.
de Pradel.

MM.

Raoult-Deslongchamps.
Régis.
Renault.
Rénon.
Ricapet.
Riche.
Rochu-Méry.
Roulland.
Séailles.

MM.

Soutoul.
de Spéville.
Stackler.
Tollemer.
Tournier.
Triboulet.
Walther.
Yvon.

Excusés

MM.

Avezou.
Bailly.
Barbellion.
H. Barbier.
Béclère.
Biard.
Billet.
Bordet.
Bosviel.
Bouffe de Saint-Blaise.
Carel.
Cathelin.
Chassevant.
Chompret.
Depierris.
Dufestel.
Dufour.
Professeur Gilbert.
Hallion.
Herck.
Janicot.

MM.

Jardet.
Jeanson.
de la Lande.
Ledé.
Le Fur.
Le Grix.
Le Guellaud
Le Masson de la Lande.
Létienne.
Mercier.
Piot.
Presle.
Renouard.
Sénateur Reymond.
Robineau.
Rotillon.
Saintu.
Sersiron.
Tarrius.
Toledano.
Wurtz.

Issoudun. — Imprimerie Gaignault, 15, rue Victor-Hugo.